



**HAL**  
open science

## L'Arabie rêvée des Saint-Simoniens

Luc Chantre

► **To cite this version:**

Luc Chantre. L'Arabie rêvée des Saint-Simoniens. Colloque Représentations spatiales de la péninsule arabique, XVIe -XXIe siècle, Chaire Dialogue des Cultures (Universités Paris 1 Panthéon-Sorbonne et al-Imam), Oct 2016, Paris, France. hal-02383128

**HAL Id: hal-02383128**

**<https://univ-rennes2.hal.science/hal-02383128v1>**

Submitted on 28 Dec 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# **L'Arabie rêvée des Saint-simoniens.**

## **Le voyage au Hedjaz de Maurice Tamisier (1834) et Jean Prax (1835)**

**Luc CHANTRE**

L'épopée des Saint-simoniens en Egypte entre 1833 et 1838 est une histoire désormais bien connue et renseignée<sup>1</sup>. Toutefois le rôle joué par certains saint-Simoniens dans la connaissance géographique du Hedjaz, province de l'Arabie occidentale abritant les deux villes saintes de La Mecque et Médine, reste à ce jour encore très largement ignoré.

Cette contribution aspire à mettre en lumière le destin de deux voyageurs français, Maurice Tamisier et Jean Prax, qui ont tous les deux joué un rôle pionnier dans les relations entre la France et l'Arabie. Le premier fut en effet le premier voyageur français à avoir laissé un récit précis et détaillé de son séjour dans le Hedjaz en 1834, le second est, en l'état des connaissances, le premier Français à être entré à La Mecque, au mois de septembre 1835<sup>2</sup>.

Ces deux voyageurs partagent de nombreuses affinités à la fois générationnelles – ils sont tous les deux des représentants de la « génération romantique » de 1810<sup>3</sup> : Maurice Tamisier est né en 1811 et Jean Prax en 1807 - et géographiques puisque Tamisier a vu le jour aux bords du Canal du Languedoc<sup>4</sup>, et Prax, soixante-dix kilomètres plus au Sud, dans la ville de Perpignan. Cette proximité avec la mer Méditerranée explique sans doute que ces deux « jeunes gens » aient débuté leur carrière dans la marine avant de participer à l'aventure des Saint-simoniens en Egypte entre 1833 et 1837.

Toutefois, en dépit de ces nombreuses affinités, Prax et Tamisier n'ont vraisemblablement jamais eu l'occasion de se rencontrer, que ce soit en Egypte ou au Hedjaz, ni même probablement en France. Très largement négligés par la postérité, leur reprochant sans doute leurs spéculations saint-simoniennes sur l'Orient, ces deux voyageurs n'en ont pas moins jeté les bases d'une connaissance scientifique de la péninsule arabique

### **1. Destins croisés**

#### ***Deux missionnaires saint-simoniens en Orient***

---

<sup>1</sup> P. Régner, *Les Saint-Simoniens en Egypte (1833-1851)*, Le Caire, Amin F. Abdelmour, 1989 ; M. Morsy (dir.), *Les Saint-Simoniens et l'Orient : vers la modernité*, Aix-en-Provence, Edisud, 1989 ; A. Picon, « L'Orient saint-simonien : Un imaginaire géographique, anthropologique et technique », in M. N Bourguet *et alii*, *Enquêtes en Méditerranée : Les expéditions françaises d'Egypte, de Morée et d'Algérie*, Athènes, Institut de Recherches Néohelléniques, FNRS, 1999, p. 227-238 ; N. Coilly et P. Régner (dir), *Le Siècle des Saint-Simoniens : du Nouveau Christianisme au Canal de Suez*, Paris, Bibliothèque Nationale de France, 2006 ; M. Levallois et S. Moussa (dir.), *L'orientalisme des Saint-Simoniens : Actes du Colloque du 26-27 novembre 2004*, Paris, Maisonneuve et Larose, 2006.

<sup>2</sup> Nous ne disposons à ce jour d'aucune biographie de Maurice Tamisier, à l'exception des allusions faites dans la biographie d'Edmond Combes Cf P. Tirand, *Edmond Combes l'Abyssinien (1812-1848). La Passion de l'Orient*, Paris, L'Harmattan, 2010. Sur Jean Prax, on se reportera à l'article de Marcel Emerit, « Le premier Français qui ait vu La Mecque », *Revue de la Méditerranée*, 1946/16.

<sup>3</sup> Jean-Claude Caron, *Généralisations Romantiques. Les étudiants de Paris et le Quartier latin (1814-1851)*, Paris, A. Colin, 1991 ; Allan Spitzer, *The French Generation of 1820*, Princeton, Princeton University Press, 1987.

<sup>4</sup> Aujourd'hui connu sous le nom de « Canal du Midi », voie navigable qui relie la ville de Toulouse à la mer Méditerranée. Tamisier est né dans le hameau du Somail.

Philosophe et économiste, Claude-Henri de Rouvroy, comte de Saint-Simon (1760-1825), est connu du grand public pour ses prophéties sur l'avènement d'une nouvelle société industrielle qui serait gouvernée par des producteurs. Pendant son existence, Saint-Simon a ainsi appelé de ses vœux la constitution d'associations regroupant industriels et des ouvriers qui contribueraient, grâce à la circulation des hommes et des marchandises à unifier le monde dans une harmonie universelle. A l'instar des « mages romantiques » analysés par Paul Bénichou, Saint-Simon n'aspire ni plus ni moins qu'à refonder un Nouveau Christianisme sur les décombres de la Révolution Française<sup>5</sup>.

A sa mort de son fondateur, le mouvement saint-simonien est traversé par des courants contraires. Le Grand Schisme intervient à la fin du mois de novembre 1831, quand l'ancien carbonaro Armand Bazard quitte le mouvement, pointant du doigt les dérives sectaires de la nouvelle église saint-simonienne de la rue de Ménilmontant en la personne de son gourou, le Polytechnicien Prosper Enfantin, autrement appelé « Le Père ». Le catéchisme saint-simonien connaît alors un infléchissement très net en direction de l'Orient, jusqu'ici négligé par le fondateur du mouvement qui avait concentré ses efforts sur l'unification du continent européen. Dans ses *Enseignements*, « Le Père » dégage les lois de l'histoire universelle, guidée selon lui par l'opposition dialectique de l'Esprit (l'Occident) et de la Matière (l'Orient) et dont la finalité n'est ni plus ni moins que « harmonie sans cesse progressive de la Chair et de l'Esprit, de l'industrie et de la science, de l'Orient et de l'Occident, de la femme et de l'homme »<sup>6</sup>. Ces révélations sont par la suite précisées par les disciples du mouvement dans les colonnes du *Globe*, ancien quotidien libéral passé entre les mains des Saint-simoniens après la Révolution de Juillet<sup>7</sup>. Ainsi le professeur de rhétorique Emile Barrault voit-il dans l'Expédition d'Égypte de Bonaparte (1798-1801) le premier acte de cette association de l'Orient et de l'Occident. Pour l'économiste Michel Chevalier, c'est en finançant des projets ferroviaires mais également des liaisons maritimes grâce à la constitution de compagnies de navigation à vapeur, que les puissances européennes vont activer cette réconciliation de l'Occident et de l'Orient, et partant de l'Homme et de la Femme, dont la Méditerranée sera « le lit nuptial »<sup>8</sup>.

Mise en pratique au sein du couvent de Ménilmontant, cette pensée vaut à son auteur un procès pour atteinte aux bonnes mœurs et une condamnation à de la prison ferme en 1832. Pendant sa captivité, « Le Père » connaît sa nuit de Feu : une mystérieuse « Mère » l'appelle en songe à venir la rejoindre en Orient. Depuis sa cellule de Sainte-Pélagie, « Le Père » appelle alors ses disciples à se pénétrer de la lecture du Coran et de la connaissance de l'histoire et des usages de l'Orient musulman.

Au même moment, un autre « frère », le professeur de lettres Emile Barrault est frappé par une révélation analogue et entraîne la nouvelle génération de Saint-simoniens dans son élan missionnaire. Au début de l'année 1833, Barrault crée à Lyon l'ordre des « Compagnons de la Femme », nouveaux Croisés appelés en Orient à la recherche de « La Mère », une mystérieuse Femme-Messie destinée à seconder le « Père » dans son projet d'émancipation de la seconde moitié de l'humanité. Les compagnons prennent bientôt la direction de Marseille. A l'hôpital de Toulon, l'un d'entre eux, Tourneux, retrouve Jean Prax, jeune Polytechnicien qui vient de démissionner de la marine après avoir été initié aux écrits de Barrault et Chevalier par le

---

<sup>5</sup> Saint-Simon, *Œuvres complètes*, Paris, PUF, 2013 ; P. Bénichou, *Les Mages Romantiques*, Paris, Gallimard, 1988.

<sup>6</sup> Cité in P. Kagi « L'Orient des saint-simoniens dans les *Enseignements* d'Enfantin et *Le Globe* (E. Barrault, M. Chevalier) entre fin novembre 1831 et mi-février 1832 », in M. Levallois et S. Moussa (dir.), *L'orientalisme des Saint-Simoniens*, op. cit., p. 118-119.

<sup>7</sup> J. J. Goblot, *Le Globe, 1824-1830 : documents pour servir à l'histoire de la presse littéraire*, Paris, Champion, 1993.

<sup>8</sup> P. Kagi, op. cit., p. 119-125.

chirurgien Blache au cours de l'un de ses nombreux voyages en Méditerranée qui l'ont conduit de Navarin à Alger. Embarqués à bord de la *Didon*, les douze « Compagnons de la femme » mettent le cap sur Istanbul où ils arrivent le 15 avril 1833. Sur place, les jeunes missionnaires ne désespèrent pas de convertir à leur doctrine le Sultan réformateur Mahmūd II. Convaincus que la fameuse « Mère » se trouve à Istanbul, ils ne manquent pas de saluer respectueusement toutes les femmes qu'ils rencontrent sur leur passage. Cette attitude fait scandale et ses auteurs se voient intimer l'ordre de quitter séance tenante le territoire. Rétrospectivement, Jean Prax est revenu sur cet épisode pittoresque :

« Moralement l'on me dira et l'on m'a dit souvent bien fou d'avoir quitté une belle position dans le monde pour courir à l'aventure, après un vain fantôme qu'avaient rêvé le Père et Barrault ! Mais ne comptez-vous pour rien le cri que nous avons poussé dans les rues de Constantinople, et qui retentit jusqu'aux oreilles du Sultan : une nouvelle ère surgit pour les femmes, bientôt elles seront libres ! »<sup>9</sup>

C'est désormais en Egypte que les « Compagnons de la Femme » iront chercher « La Mère ». Ils prennent alors la direction d'Alexandrie, à l'exception de Jean Prax qui, après une courte Odyssée en Méditerranée orientale, revient à Istanbul pour quelques mois où il trouve à s'employer comme professeur de mathématiques dans un collège grec.

Au même moment, une autre mission saint-simoniennes cherche à propager en France cet appel de l'Orient. Au printemps 1833, le Polytechnicien Hoart, accompagné de neuf « frères » entreprend une « tournée apostolique » dans le Midi de la France jusqu'à Toulouse. Dans la petite ville de Castelnaudary, ils sont accueillis par les représentants de l'« Eglise du Midi » - l'un des églises saint-simoniennes les plus actives de France - regroupée autour du pharmacien Marie-Antoine Toussaint<sup>10</sup>. Ce « groupe de Toussaint » compte parmi ses adeptes le jeune Maurice Tamisier, aspirant officier de marine, mais aussi son ami Edmond Combes, ancien élève de Barrault au collège de Sorèze. Les deux amis décident de tenter leur chance et suivent les Apôtres dans leur voyage retour vers Lyon, la ville des canuts, où les Saint-simoniens ont établi une église ouverte au monde ouvrier. Les méthodes d'encadrement militaire de Hoart ne font pas que des adeptes. En compagnie de cinq « frères » - dont Lamy et Machereau - Combes et Tamisier rejoignent un nouveau groupe dirigé par le musicien Tajan-Rogé destiné à « entreprendre en commun une œuvre de propagation par l'art, le travail et la parole »<sup>11</sup>. Ce groupe prend le nom des « Artistes », du nom de l'appel lancé par Emile Barrault en faveur de la réconciliation des écoles classique et romantique, « l'une, expression de l'intelligence, de l'esprit, de la sagesse ; l'autre, expression de la force de la matière, de la beauté » dans un « Art nouveau, inspiré par l'Amour le plus vaste »<sup>12</sup>. Les « Artistes » reprennent leur bâton de pèlerin et remontent la vallée du Rhône en direction de Ferney et Genève, pour aller rendre hommage à Voltaire et Rousseau, ultime tentative de synthèse avant leur départ en Orient.

A Djeddah, où il débarque en janvier 1834, Tamisier se remémore cette année mouvementée :

« L'année qui venait de s'écouler devait compter au nombre de celles qui ont exercé sur ma vie une grande influence. Je l'avais commencée à l'abri du toit maternel, je la

---

<sup>9</sup> Archives de la Bibliothèque de l'Arsenal (A.B.N.), Ms-7773, « Ragueb 1251. Circoncision. 1835 » [appelé plus loin « carnet de La Mecque »], « Ma Vie », 31 octobre 1835.

<sup>10</sup> J. Puech, *Les Saints-Simoniens dans l'Aude (1833). Contribution à l'étude des idées socialistes avant 1848*. Carcassonne, Jeanjean, 1929.

<sup>11</sup> P. Régner, *Les Saint-Simoniens en Egypte, op. cit.*, p. 20.

<sup>12</sup> « Émile Barrault, Prédication du 1er mai : l'art, 1831 », in Neil McWilliam, Catherine Méneux and Julie Ramos (dir.), *L'Art social de la Révolution à la Grande Guerre. Anthologie de textes sources*, p. 2. INHA (« Sources »), 2014 [Online], URL : [http:// inha.revues.org/5123](http://inha.revues.org/5123)

finissais sur un mauvais bâtiment arabe, mouillé au milieu d'écueils, au bruit d'une mer mugissante et du vent du nord qui faisait siffler les cordages et crier le grelin d'où dépendait notre destinée. Parti des bords du canal du Languedoc, j'avais pendant cette année parcouru plusieurs provinces de la France et admiré les sites montagneux de la Suisse ; j'avais quitté la Provence et sillonné la Méditerranée aux eaux bleues comme un ciel du midi ; et l'Égypte, avec son Nil et ses sables, était déjà loin de moi. »<sup>13</sup>

Partis de Marseille le 7 août 1833, les « Artistes » gagnent Alexandrie où ils sont accueillis par Emile Barrault et ses disciples revenus d'Istanbul. Tous attendent alors Prosper Enfantin qui, après avoir purgé sa peine, débarque en Égypte, le 24 octobre 1833, en véritable messie. L'Église saint-simonienne d'Orient est désormais au complet.

### *Voiles vers le Hedjaz*

Sitôt arrivé, « Le Père » fait part à ses disciples de son grand projet : convaincre le « Pacha industriel » Méhémet Ali de percer un canal qui relierait l'Occident à l'Orient. A l'instar de nombreux Français, les Saint-simoniens voient alors dans Méhémet Ali le continuateur de l'œuvre de Bonaparte auquel Jean Prax le compare souvent<sup>14</sup>.

Or ce projet de Canal ne peut être viable que s'il répond aux nécessités du commerce régional, dont il est appelé à devenir le débouché principal, comme de la navigation à vapeur. C'est dans cette perspective qu'Enfantin semble avoir dépêché plusieurs de ses disciples afin d'explorer les deux rives de la mer Rouge : si Edmond Combes est envoyé en Haute-Égypte en compagnie de Gustave d'Eichtal, Tamisier et Lamy iront visiter la province du Hedjaz. Ainsi, dès le 3 novembre, les quatre Saint-simoniens accompagnés du musicien Félicien David s'embarquent sur une cange du Nil en direction du Caire. Dans cette ville, les projets d'expédition sont quelque peu perturbés si bien que d'Eichtal doit renoncer à partir avec Combes qui choisit de voyager avec un certain Saint-André, un pharmacien français tenu de rejoindre son poste à Dongola<sup>15</sup>. Quant à Tamisier, il doit se séparer de Lamy, appelé à une autre mission au Caire, alors même qu'il se réjouissait de visiter le littoral de la mer Rouge « pour y prendre des renseignements qui auraient pour le monde un intérêt tout particulier, attendu que ces observations seront faites d'un point de vue tout à fait nouveau »<sup>16</sup>. Tamisier s'est rendu entretemps au camp militaire de Khanka<sup>17</sup> où il est présenté au chirurgien français Chédoufau, médecin-chef de l'armée égyptienne et ancien élève du baron Larey chirurgien-chef de l'armée d'Égypte lors de l'expédition de Bonaparte.

L'armée d'Égypte est alors en pleine ébullition. Après avoir conquis, entre 1811 et 1818, une partie de la péninsule arabique contre les Wahhabites du Najd qui s'étaient emparés des Villes Saintes Hedjaz pendant la décennie précédente<sup>18</sup>, le fils de Méhémet-Ali, Ibrahim Pacha occupe militairement la Syrie, en compensation des promesses non tenues par le sultan lors de la guerre de Grèce. En 1832, au plus fort de la guerre turco-égyptienne, des officiers

---

<sup>13</sup> M. Tamisier, *Voyage en Arabie*, Paris, Desessart, 1840, p. 47-48.

<sup>14</sup> ABA, Ms-7773, carnet de La Mecque, « L'Ours et le Pacha ».

<sup>15</sup> P. Tirand, *Edmond Combes l'Abyssinien (1812-1848). La Passion de l'Orient*, Paris, L'Harmattan, 2010, p. 65-67

<sup>16</sup> ABN, Ms-7754, lettre de Lamy du 20 décembre 1833.

<sup>17</sup> ABN, Ms-7624, lettre de d'Eichtal datée de novembre 1833 : « Tamisier est depuis deux jours à Canca (sic) ; hier on l'a cherché pour le présenter, afin d'avoir des émoluments pour la place : j'ai appris ce matin qu'il était encore temps, je suis de suite parti pour le prévenir. »

<sup>18</sup> R. Bayly Winder, *Saudi Arabia in the Nineteenth Century*, New York, Macmillan, 1965, p. 6-8 ; A. Vassiliev, *The History of Saudi Arabia*, New York, New York University Press, p. 83-112

de la garnison du Hedjaz se rebellent. L'un d'entre eux, Türkçe Bilmez, dépose le gouverneur égyptien et se fait reconnaître à sa place par le sultan Mahmūd II. Décidé à rétablir une autorité si chèrement acquise, Méhémet Ali dépêche son neveu Ahmad Pacha comme gouverneur du Hedjaz, accompagné d'un renfort de troupes composé de mille six cents cavaliers et des trois mille soldats du septième régiment d'infanterie. Cette insubordination est alors amplifiée par la révolte des tribus de la province méridionale du 'Asīr conduites par 'Ali ibn Mujaththal. Le trouble est à son comble, lorsqu'apprenant le débarquement des troupes d'Ahmad Pach au Hedjaz, Türkçe Bilmez s'enfuit en direction du 'Asīr et du Yémen<sup>19</sup>.

A cette rébellion des provinces d'Arabie occidentale, il faut ajouter un climat sanitaire délétère, depuis qu'au printemps 1831, une épidémie de choléra a décimé près de vingt mille pèlerins pendant les cérémonies du *hajj*. Aussi l'expédition militaire conduite par Ahmad Pacha est-elle accompagnée par une mission médicale composée d'une vingtaine d'Européens - Français et Italiens pour la plupart - formés à l'Ecole de santé d'Abou-Za'bal et placés sous l'autorité de Chéfufau auprès duquel Tamisier trouve à s'embaucher comme secrétaire. La mission s'embarque depuis Suez et arrive à Djeddah au tout début de l'année 1834.

Resté en Anatolie, Jean Prax ne revient en Egypte qu'en mai 1834, soit cinq mois après le départ de Tamisier. Il rejoint alors les ingénieurs saint-simoniens sur le delta du Nil où Méhémet Ali leur a confié, à défaut du projet de Canal - dans lequel il voit, non sans perspicacité un risque de tutelle européenne - le chantier d'un barrage permettant de répartir les eaux des crues entre les branches de Damiette et Rosette. Seulement la peste, présente à l'état endémique dans le delta du Nil, contribue à décimer les ouvriers du chantier ainsi que les disciples du « Père ». Prax part se réfugier au Caire et trouve à s'employer à l'hôpital militaire de l'Ezbekieh. Mais le parfum de scandale qui avait contribué à l'exil oriental des Saint-simoniens poursuit ces derniers jusqu'au Caire. Prax en est le premier victime<sup>20</sup> et se voit offrir par le vice-consul de France l'alternative suivante : le retour en France où l'éloignement au Hedjaz. En effet, suite au fiasco de la première expédition du 'Asīr à laquelle participait Tamisier, Méhémet-Ali a décidé de poursuivre l'offensive et renforce ses effectifs sous la conduite du frère d'Ahmad pacha, l'officier Ibrahim Küçük Pacha. Prax est intégré au quinzième régiment d'infanterie de ligne en qualité de pharmacien aide-major et arrive à Djeddah début septembre 1835. A cette époque Tamisier a déjà quitté le Hedjaz pour l'Ethiopie.

## 2. L'Orient intime de Prax et Tamisier

On sait qu'Edward Saïd a reproché aux deux initiateurs de la mode littéraire du voyage en Orient, Chateaubriand et Lamartine, de n'avoir décrit cet Orient que « sous la forme de la volonté européenne de le gouverner »<sup>21</sup>. En fait d'impérialisme, Tamisier et Prax ont suivi les mouvements des troupes égyptiennes parties reconquérir à deux reprises la province du 'Asīr. Cela ne les a pas empêchés, en bons Saint-simoniens, de développer une vision compréhensive du monde musulman.

### 2.1. Itinéraires de deux Saint-Simoniens au Hedjaz

---

<sup>19</sup> Général Weygand, *Histoire Militaire de Mohammed Aly et de ses fils*, tome 2, Paris, Imprimerie Nationale, 1936, p. 86-87.

<sup>20</sup> L'affaire est restée obscure. A en croire, Prax, elle aurait été montée de toutes pièces par le vice-consul Toppel, soucieux de bien se faire voir de la communauté française du Caire hostile aux Saint-simoniens. ABA, Ms-7773, carnet de La Mecque, « Mon procès ».

<sup>21</sup> E. Saïd, *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Paris, Le Seuil, 2003, p. 206.

Le trajet effectué par Tamisier est relativement aisé à renseigner, compte tenu des indications fournies dans son journal de voyage. Parti de Suez le 18 décembre 1833, le navire de cabotage - sur lequel il navigue en compagnie d'autres Européens et de pèlerins égyptiens et maghrébins - longe la péninsule du Sinaï puis la rive orientale de la mer Rouge. La circulation est alors intense du fait de la présence de la marine britannique et du mouvement des troupes entre l'Égypte et le Hedjaz. Tamisier arrive à Djeddah le 10 janvier 1834 où il rejoint la mission médicale de Chédoufou ainsi que le régiment d'Ahmad Pacha dont il a laissé le portrait d'un homme peu versé dans les choses militaires et qui « ne soupire qu'après le repos du harem »<sup>22</sup>. A Djeddah, où il reste jusqu'à la mi-mai, Tamisier adopte la barbe et le costume oriental, ce qui lui vaut le surnom de « cheikh Frangi ». On sait en effet l'importance des codes vestimentaires pour les Saint-simoniens pour qui, adopter le vêtement local, c'est faire un premier pas vers cette union souhaitée de l'Orient et de l'Occident. Tamisier ne manque d'ailleurs pas au passage de reprocher aux Anglais de conserver au Hedjaz leur costume national – décrit comme un « ignoble frac »<sup>23</sup> - qu'il interprète comme un refus de la culture d'accueil.

C'est grâce à ce costume que Tamisier pense pouvoir parcourir « partout impunément » les différentes villes du Hedjaz, comme Djeddah et Taëf. Dans les deux cas, Tamisier nous a laissé des descriptions précises, selon un parcours en spirale qui le conduit de l'extérieur de la ville avec son enceinte fortifiée jusqu'à l'intimité des maisons. La description qu'il fait de Djeddah, « beaucoup mieux percée que les villes d'Égypte », aux rues « larges, assez bien alignées, et d'une propreté remarquable », est particulièrement élogieuse. Ce sont plus particulièrement les façades ouvragées des bâtiments qui attirent son attention :

Il est certaines maisons dont les moucharabies et les portes sont sculptées avec le goût le plus délicat ; ces ornemens ont une élégance et une grâce que je n'ai rencontrées nulle part en Arabie. Je passais quelquefois des heures entières à parcourir les quartiers où se trouvent les harems les plus remarquables par leur architecture, au risque même de passer pour un indiscret. J'ai observé que, dans tous les dessins, la ligne droite et les arcs de cercle sont très-peu mis en usage ; les courbes que l'on y emploie leur donnent une tournure moitié indienne et moitié arabe<sup>24</sup>.

Parti de Djeddah à la mi-mai 1834, le régiment de Tamisier, composé de nombreux Européens non convertis à l'islam, est dans l'obligation de contourner la ville sainte et son périmètre sacré par le nord en empruntant « la voie des infidèles » qui depuis la localité de Hadda décrit une boucle par Az-Zaymah avant de rejoindre Taëf. Cette dernière ville est décrite en détail par Tamisier : son enceinte, ses mosquées - en parties détruites par l'occupation wahhabite - ses maisons « plus petites et beaucoup moins élégantes que celles de Djeddah »<sup>25</sup> mais également ses jardins qui font la réputation de cette localité de montagne très prisée par les Mecquois pendant la saison chaude.

De Taïf qu'il quitte le 26 juin 1834, le régiment d'Ahmed Pacha prend la route orientale qui le conduit vers Bīšah et les montagnes du 'Asīr en passant par Turbah et Ranyah. De Bīšah le régiment redescend vers Ḥamīs Mušāīt où ont lieu les affrontements avec les tribus révoltées qui trouvent refuge près d'Abḥā. C'est dans cette localité, où une paix est signée le 26 septembre 1834 que se termine le récit de Tamisier sur la campagne d'Asīr. La description d'Abū 'Arīš laisse à penser que Tamisier a poursuivi sa route plus au Sud, à la frontière avec

---

<sup>22</sup> M. Tamisier, *Voyage en Arabie, op. cit.*, p. 147.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 51.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 87-88.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 283.

la Yémen avant de remonter à Djeddah, vraisemblablement par le port de Ji'zān, au début de l'année 1835.

L'itinéraire de Prax est beaucoup plus difficile à renseigner. Conservé aux archives de la Bibliothèque de l'Arsenal, son récit au Hedjaz tient en effet plus du carnet intime que du journal de voyage. Arrivé au Hedjaz au début du mois de septembre 1835, Prax semble avoir fait le choix de se convertir à l'islam pour pouvoir suivre son régiment à La Mecque :

Le 19 août je partis du Caire pour Suez où j'arrivais le 22. Le 25 nous nous embarquâmes sur la mer Rouge et nous mouillâmes à Djeddah dans les premiers jours de septembre. Le régiment devant partir pour la Mèke (sic), je voulus le suivre et je me fis musulman le 10. Le 11 j'entrai à la mosquée. Le 16 j'arrivai à la Mèke avec le costume d'usage, couvert d'un drap blanc, tête et pieds nus. Le 22 octobre, je fus circoncis<sup>26</sup>.

Prax reste à ce jour le premier Français à avoir accompli son *hadj*. Paradoxalement son manuscrit ne conserve aucune description précise du sanctuaire de l'islam. Tout juste est-il émaillé, çà et là, de métaphores : ainsi lorsqu'il compare la mosquée et ses sept minarets à un navire :

« Avez-vous vu un navire avec ses mâts et son gréement dans un bassin du port au milieu des magasins et des ateliers qui le masquent à vos regards ne laissant paraître que la mâture : telle est la mosquée de la Mecque avec ses élégants minarets. Entrez dedans, vous verrez s'élever autour des arcades qui terminent la cour, comme les plats ports terminent le pont du navire, des pâtés de maison, et un fort qui se tient là debout comme un Suisse à la porte d'une église<sup>27</sup>. »

Ce n'est que six ans plus tard que Prax se décide à livrer une description succincte de La Mecque et de son sanctuaire. Publiée dans *Bulletin de la Société de Géographie* sous le titre « Notice sur la Mekke et les femmes musulmans », cette description sans grande originalité tient en deux paragraphes<sup>28</sup>, l'essentiel de l'article étant consacré à la condition de la femme musulmane.

Quelle trajectoire emprunta ensuite Prax après ces quatre mois passés à La Mecque ? Un autre article du *Bulletin* nous signale sa présence en 1836 à Médine, en tant que membre d'une expédition destinée à « châtier les bédouins de Djodeïde qui venaient de se révolter,

---

<sup>26</sup> ABA, Ms-7773, carnet de La Mecque, « Ma vie », 27 octobre 1835.

<sup>27</sup> ABA, Ms-7773, carnet de La Mecque, « Un navire dans le port », 26 novembre 1835.

<sup>28</sup> « La mosquée consiste en une vaste cour rectangulaire formée par quatre galeries à trois rangs de colonnes, reliées par des arceaux, recouvertes de petites coupes et éclairées la nuit par des lampes en verre. Les murs, les arcades et les sept minarets de la mosquée sont peints en couleurs vives ; partout l'œil rencontre des bandes jaunes, rouges et bleues, et des colonnes en marbre dont le nombre s'élève à plus de 500. Au centre de la cour est la Kaaba, que les Arabes appellent aussi Bet-Allah ou maison de Dieu. Cet édifice a 10 mètres de long et de large environ sur 15 mètres d'élévation. On y pénètre par une seule ouverture pratiquée à hauteur d'homme dans le mur qui regarde l'orient et tenue presque toujours fermée par une porte richement ornée. A trois époques solennelles un escalier en bois s'adapte à cette ouverture et permet aux fidèles l'entrée du sanctuaire, vers lequel des différents points du globe ils sont obligés de diriger leurs prières. La toiture en est plate et soutenue par trois piliers en bois; les murs, recouverts de marbre dans leur partie inférieure, sont tendus d'une riche étoffe de soie rouge. Là, les fidèles prient en se tournant successivement vers les quatre côtés. La Kaaba tout entière est revêtue à l'extérieur d'une sorte de manteau noir en soie qui forme à l'ouverture un rideau broché en or. Chaque année cette robe est renouvelée ; celle qu'on enlève est partagée en lambeaux et vendue aux pèlerins. A l'angle S.-E. est placée dans le mur du temple la fameuse pierre noire polie par les baisers de tant de générations de croyants ». J. Prax, « Notice sur La Mecque et sur les Femmes musulmanes », in *Bulletin de la Société de Géographie*, 2<sup>e</sup> série, tome XV, avril 1841, Paris, Arthus-Bertrand, p. 246-247.

parce que l'année précédente l'argent qui leur était dû d'après le traité n'avait pas été intégralement payé par le gouverneur de Médine »<sup>29</sup>. D'une ville sainte à l'autre, Prax a du entretemps regagner l'Égypte car, à l'instar du récit de Tamisier, l'article s'ouvre sur la traversée de la mer Rouge Suez à Yanbu. L'article consacré à Médine est cette fois-ci bien renseigné. Le lecteur y découvre une description assez bien renseignée de la Ville du Prophète ainsi que de sa célèbre mosquée. Au passage, Prax ne manque pas de critiquer la représentation de la mosquée transmise par son prédécesseur, le géographe allemand Carsten Niebuhr :

« Niebuhr nous donne une perspective de la mosquée de Médine, qu'il a tirée d'un dessin arabe. Il suffit d'indiquer cette source pour être convaincu de l'inexactitude de ce dessin, car les Arabes qui se sont montrés si savants en architecture et dans les combinaisons des lignes que nous admirons encore sur leurs monuments, ne fixaient jamais leur pensée sur le papier. C'est pour cela que leurs constructions sont si souvent irrégulières. On ne retrouve dans cette mosquée que le cachet de l'architecture arabe déjà à une époque de décadence<sup>30</sup>. »

Ici encore, il est difficile d'identifier l'itinéraire suivi par Prax après son séjour à Médine. Sa correspondance adressée au saint-simonien Lambert conserve la trace d'une traduction depuis l'arabe réalisée par ses soins à Djeddah en avril 1836 ainsi que d'un voyage accompli avec Clot Bey d'Alexandrie à Beyrouth en mars-avril 1838<sup>31</sup>.

## 2.2. Chemins intérieurs

En réalité, l'originalité des récits de ces deux Saint-simoniens tient moins à la description qu'ils ont laissé des routes et des villes du Hedjaz qu'aux modes d'observation et de compréhension des sociétés musulmanes qu'ils ont adopté lors de leurs séjours respectifs.

On doit ainsi au *Voyage en Arabie* de Tamisier une méthode originale de recueil et de traitement de l'information. L'auteur s'en explique en conclusion de son récit :

« Si dans la narration soumise actuellement au jugement du public nous avons souvent adopté la forme du dialogue, ce n'est ni par prétention littéraire, ni pour viser à l'effet, ni avec l'intention d'imiter d'autres publications ce genre, mais seulement parce qu'elle nous a paru la plus naturelle. En effet, Si, lorsque vous arrivez dans un pays, vous voulez savoir le nom d'un torrent, d'une montagne, d'une plaine, si vous désirez connaître les cheikhs, les tribus, les mœurs, leurs usages, si vous avez l'intention d'apprendre leur histoire, n'est-ce pas en vous adressant à un homme du pays que vous y parviendrez ? Alors il s'établira nécessairement entre vous et lui une conversation, un dialogue ; et c'est parce que nous sommes convaincus de ce fait, que nous nous y sommes conformés. <sup>32</sup>»

L'usage du dialogue comme mode de narration permet en effet à Tamisier de ne pas enfermer son objet d'études dans un espace-temps qui serait celui de l'observateur européen. Bien entendu le lecteur ne saurait être dupe de l'authenticité d'une information retranscrite près de huit ans après les faits. Mais seul importe en définitive le soin d'éviter tout « échange à sens unique », reproche formulé par Saïd à l'encontre de la description de l'Égypte

---

<sup>29</sup> J. Prax, « Un Voyage de Suez à Médine », in *Bulletin de la Société de Géographie*, 2<sup>e</sup> série, tome XV, mars 1841, Paris, Arthus-Bertrand, p. 139.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 148.

<sup>31</sup> ABA, Ms-7773, lettre adressée à Lambert du 8 avril 1838

<sup>32</sup> M. Tamisier, *Voyage en Arabie, op. cit.*, tome 2, p. 393.

d'Edward William Lane<sup>33</sup>. Ce refus de tout européocentrisme et d'une « utilisation oppressive du temps »<sup>34</sup> se reflète dans l'organisation même du récit et la volonté de son auteur de combiner différents registres de temporalités : le temps historique - lorsqu'il mentionne par exemple les expéditions portugaises en mer Rouge -, le temps religieux quand il évoque à plusieurs reprises des épisodes de la vie du Prophète, et enfin le temps mythologique à travers la convocation de la figure de Salomon, dans laquelle il faut peut-être voir l'influence tardive de son voyage en Ethiopie. Enfin, pour Tamisier, l'imaginaire poétique constitue sans aucun doute l'une des meilleures clés pour accéder à une vision compréhensive du monde musulman. Ici encore, il faut rappeler la place que les Saint-simoniens accordent aux mythes, aux prophéties, à la poésie. Tamisier fait ainsi constamment l'éloge du génie poétique de la civilisation arabo-musulmane qui, à la différence de l'Occident industriel et industrieux, a su préserver cet héritage. On lui doit ainsi d'avoir consigné plusieurs récits merveilleux, à commencer par celui de la fondation de Djeddah par le Prophète Muḥammad<sup>35</sup>. A l'occasion, Tamisier n'hésite pas lui-même à recourir à la poésie, lorsque, par exemple, il compose un poème sur les nuits étoilées de Djeddah<sup>36</sup>.

Si Tamisier a recours au dialogue, Prax privilégie quant à lui la méditation philosophique. Comme nous l'avons signalé précédemment, son carnet de La Mecque est d'abord un journal intime, l'un des premiers récits de pèlerinage contemporains à mettre l'accent sur l'expérience subjective de l'adhésion à l'islam et à ses rites<sup>37</sup>. Ce journal est ainsi pour Prax l'occasion de revenir sur les épisodes de son existence jusqu'à sa conversion à l'islam. C'est en effet moins à travers ses manifestations exotériques, que Prax cherche à comprendre l'Orient, qu'à travers une gnose très personnelle, qui doit beaucoup aux prédications de Barrault et d'Enfantin. Ses carnets, où science et religion vont de pair, sont remplis de considérations plus ou moins obscures sur l'islam et le christianisme, l'Orient et l'Occident, Mahomet et Jésus, Méhémet Ali et Bonaparte. Cette dualité de l'Islam et du Chrétienté reflète, selon lui, le dualisme de l'Esprit et de la Matière. En effet si Jésus a, selon lui, « exalté l'Esprit » et donc poussé les hommes à la Science et par suite « aux grands procédés industriels », Mahomet a laissé « les hommes qui habitaient les contrées brûlantes de l'Asie et d'Afrique dans un repos d'esprit et de corps plein de délices ». Ces considérations que l'on qualifierait aujourd'hui d'orientalistes sont tempérées par l'idée que l'Esprit et la Matière sont deux principes complémentaires et non hiérarchisés, deux « aspects de la vie » qui n'aspirent qu'à être réunis. Telle fut selon lui la vocation du « Nouveau Messie », Prosper Enfantin. Cependant, au fil des pages de ce carnet, affleure une inquiétude sur le sens de sa mission en Orient :

« Le Messie qui est venu proclamer l'égalité des deux aspects de la vie : de l'esprit et de la matière, de l'homme et de la femme, de l'Occident et de l'Orient, n'a paru qu'après trois siècles de révolte : il attendait sans doute que l'Orient fut prêt. Mais l'est-il encore aujourd'hui ? La femme ne paraît point. Ce Messie n'a-t-il qu'une parole à donner ; tandis que l'acte serait accompli par la femme ? »<sup>38</sup>

En effet, s'il est un point sur lequel se retrouvent les deux voyageurs, c'est bien sur la centralité du rôle de la femme en Orient. L'on doit ainsi à Tamisier et à Prax de longues pages sur les vêtements des femmes des femmes du Hedjaz, des scènes de genres sur la vie au harem mais aussi des considérations plus sociologiques sur la condition de la femme en

<sup>33</sup> E. Saïd, *L'Orientalisme*, op. cit., p. 187.

<sup>34</sup> J. Fabian, *Le temps et les autres. Comment l'anthropologie construit son objet*, Toulouse, Anacharsis, 2006.

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 68-73.

<sup>36</sup> E. Combes et M. Tamisier, *Voyage en Abyssinie, dans le Pays des Galla, de Choa et d'Ifat*, tome 4, Paris, L. Desessart, 1838, note 1 p. 223-228.

<sup>37</sup> A.M. Turki et R. Souami, *Récits de Pèlerinage à La Mecque*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1979.

<sup>38</sup> ABA, Ms-7773, carnet de La Mecque, « Le Nouveau Messie », 6 novembre 1835.

Orient. Si l'un comme l'autre cède à l'occasion à la séduction érotique du harem comme « lieu mystérieux où vient s'engloutir, pour les plaisirs d'un seul homme, tout ce que dieu a donné à la femme d'amour et de beauté »<sup>39</sup>, ces « Compagnons de la Femme » savent aussi lui conférer une signification religieuse en jouant sur l'étymologie même du mot *ḥarām* comme lieu interdit et sacré à la fois. Dans un article éloquent intitulé « Notice sur La Mecque et sur les femmes musulmanes » Prax se risque ainsi à établir un parallèle entre la Ka'ba voilée par la *kiswa* et gardée par des eunuques et la femme musulmane et, citant son collègue saint-simoniens Cognat, décrit le harem comme « un sanctuaire enrichi des trésors de l'art, où l'on brûle des parfums aux pieds de la beauté »<sup>40</sup>. Tamisier reprend à son compte cette image du sanctuaire domestique dont la femme serait la prêtresse du « culte de la famille ». Les deux Saint-simoniens n'hésitent pas à pousser la comparaison avec la femme européenne. Prax reconnaît ainsi que la femme musulmane est, dans son harem, certes moins libre de ses mouvements que la femme occidentale mais que, du coup, elle est à l'abri des intrigues du monde et échappe à l'esclavage des passions<sup>41</sup>. Quant à Tamisier, loin d'affirmer que la femme d'Orient serait moins bien traitée que celle d'Occident, il voit plutôt dans leur situations respectives une complémentarité plus qu'une opposition. Quand l'une est tournée vers bonheur domestique, l'autre recherche « les émotions qui se produisent dans le monde » et, ajoute l'auteur, « la vie, pour être heureuse, doit être un mélange de ces deux faces de l'existence »<sup>42</sup>.

### 3. De l'Orient rêvé à l'Orient utile

Si Marcel Emerit a pu qualifier Prax de « Polytechnicien rêveur »<sup>43</sup>, l'Orient de ces deux saint-simoniens n'a pas grand-chose en commun avec l'Orient initiatique de la décennie suivante, tel qu'on peut le découvrir chez Gérard de Nerval ou encore Gustave Flaubert. Les deux officiers de marine que sont Prax et Tamisier sont en effet venus au Hedjaz dans un contexte bien précis.

#### *Prax et Tamisier, agents de la science européenne au Hedjaz ?*

Rappelons tout d'abord que Tamisier a été envoyé par Enfantin pour explorer la rive orientale de la mer Rouge. Son récit s'ouvre sur le trajet qui le conduit du Caire à Suez puis, en bateau, le long de la péninsule du Sinaï jusqu'à Ras-Muḥammad. De là, l'*Abū Jāmūs* traverse le détroit de Tiran jusqu'à la côte orientale de la mer Rouge en passant par les localités d'al-Muwaylih, Ḍubā, al-Wajh, Yanbu' al-Baḥr, Rābiḡ et Djeddah. En cette même année 1833, le commandant Moresby poursuit son travail de cartographie des rives la mer Rouge, à bord du *Palinurus*, un bâtiment de la Compagnie des Indes Orientales.

A de nombreuses reprises, Tamisier évoque l'état général des infrastructures des pays qu'il traverse, à l'instar du désert du Caire à Suez qui, selon lui, « présente une surface unie et admirablement disposée pour un chemin de fer »<sup>44</sup>. De même, quand il relate l'anecdote du carrosse de Paris et offert en cadeau par Ahmad Pacha à un riche Mecquois, il encourage les

<sup>39</sup> M. Tamisier, *Voyage en Arabie, op. cit.*, p. 103.

<sup>40</sup> J. Prax, « Notice sur La Mecque et sur les Femmes musulmanes », in *Bulletin de la Société de Géographie*, 2<sup>e</sup> série, tome XV, avril 1841, Paris, Arthus-Bertrand, p. 258.

<sup>41</sup> On sait que les Saint-simoniens critiquent la conception chrétienne du mariage là où l'islam autorise le divorce.

<sup>42</sup> M. Tamisier, *Voyage en Arabie, op. cit.*, p. 103-104.

<sup>43</sup> M. Emerit, *art. cit.*, p. 697.

<sup>44</sup> M. Tamisier, *Voyage en Arabie, op. cit.*, p. 11.

habitants du Hedjaz à aplanir la route entre Djeddah et La Mecque dans l'intérêt de tous<sup>45</sup>. En guise de revêtement, Tamisier vante les mérites de « l'asphalte arabe », un ciment à prise rapide qui pourrait bien, selon lui, faire les affaires de l'Europe en même temps qu'il faciliterait les communications dans la région :

« Il est bon de remarquer que les Arabes n'ont pas encore formé de société par actions pour l'exploitation de ce produit.

Ils s'en servent cependant pour couvrir les terrasses et pour revêtir l'intérieur des citernes, et je ne doute pas que, dans les pays où l'on ne voit ni voitures ni charrettes, comme en Arabie, on ne puisse l'employer très-avantageusement pour le pavage des rues. Ce ciment a l'avantage de durcir par la chaleur, au lieu de se ramollir comme celui de nos trottoirs, où nous risquerions fort de laisser nos chaussures, si, au lieu de bottes, nous portions des babouches ou des pantoufles comme les Orientaux. Si quelque industriel lit ce passage, nous verrons peut-être dans quelque temps l'asphalte arabe coté à la Bourse en compagnie de ceux qu'on y exploite déjà<sup>46</sup>. »

Enfin, lors de son voyage aller, cet officier de marine n'a pas manqué de relever l'importance des flux commerciaux en mer Rouge et notamment la forte présence de navires anglais venus des Indes. Ardent défenseur du projet de Canal de Suez, Tamisier a bien compris l'importance stratégique que pourrait jouer le port de Djeddah à l'heure du développement de la navigation à vapeur et la nécessité pour cette ville de moderniser ses infrastructures portuaires. Aussi, suggère-t-il de doter le port de Djeddah d'une digue permettant aux navires de fort tonnage de mouiller en eaux profondes, par-delà les récifs coralliens qui barrent l'accès au port :

« L'accroissement que prendra Djeddah, si l'on abandonne le passage du cap de Bonne-Espérance, et l'importance que l'Arabie semble devoir acquérir sous le gouvernement éclairé de Mohammed-Ali peuvent faire espérer l'exécution de ce travail, qui n'aurait rien de bien dispendieux, puisque la digue ne devrait avoir que quelques pieds de hauteur. Alors cette partie de la mer Rouge aura un port profond, stable et sûr ; de grands bâtiments pourront y être construits et lancés à la mer, et Djeddah deviendra un point de grande importance lorsque le commerce de l'Europe et des Indes passera par l'isthme de Suez<sup>47</sup>. »

Au-delà de cette commande du « Père », il est vraisemblable que Tamisier ait été chargé d'une seconde mission. Les archives nous révèlent ainsi que Tamisier est parti pour le Hedjaz muni d'un questionnaire d'enquête de la Société de Géographie que lui a transmis le Saint-simonien Lamy<sup>48</sup>. Rédigé en 1823-1824 par le géographe Edme-François Jomard (1777-1862), un ancien de l'Expédition d'Égypte et cofondateur de la Société de Géographie à Paris<sup>49</sup>, ce questionnaire s'intitule « Questions proposées aux Voyageurs et à toutes les personnes qui s'intéressent aux progrès de la géographie ». Si ce questionnaire a accompagné les progrès de l'exploration de la Sénégambie, il comporte de nombreuses questions relatives au pourtour méditerranéen et au Moyen-Orient<sup>50</sup>. De manière générale, il est demandé aux

---

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 152-153.

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 89.

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. 121.

<sup>48</sup> ABA, Ms-7754, Voir lettre de Lamy du 20 décembre 1833. Dans ce courrier, Lamy, après avoir signalé qu'il avait remis à Tamisier une brochure datant de 1824, demande aux membres de la commission centrale de la Société de Géographie de lui adresser une autre brochure relative aux collections d'histoire naturelle ainsi que divers instruments de mesure : baromètre, Bonfroller, Octans et chronomètre.

<sup>49</sup> Y. Laissus, *Jomard : le dernier Égyptien (1777-1862)*, Paris, Fayard, 2004.

<sup>50</sup> D. Lejeune, *Les Sociétés de Géographie en France*, Paris, A. Michel, 1993.

voyageurs de fournir des informations de nature géologiques ou de géographie physique - la nature des sols, du climat, la profondeur des puits, la rapidité des rivières et les productions qu'elles arrosent - mais également de recueillir des observations en matière « d'histoire naturelle » relatives à la faune et à la flore. On comprend mieux désormais pourquoi le récit de Tamisier est émaillé de considérations de ce type. Ainsi, à Bahāra, dès la première étape de l'expédition, Tamisier trouve-t-il à exercer ses talents d'entomologiste en collectionnant dans un flacon les insectes qui se présentent à lui. Deux temps forts vont ainsi rythmer son séjour au Hedjaz et en 'Asīr, l'un à Taëf (chapitre IX), l'autre à Abū 'Arīš (chapitre XI) où le voyageur, muni d'un thermomètre de Réaumur, dresse un inventaire précis du climat mais aussi des plantes et animaux qui l'entourent. Alimentées par les documents fournis après coup par le Docteur Chedufau, ces nombreuses observations ont contribué à la production d'un savoir sur l'Orient accumulé à distance par Jomard, l'un des fondateurs de l'ethnologie moderne que celui-ci décrit comme « la science même de la géographie vue dans son ensemble et dans toute sa haute généralité. »<sup>51</sup>

Quant à Prax, il reconnaît qu'il a acquis dans la marine « l'habitude des observations et des calculs astronomiques »<sup>52</sup>. Ces observations sont, selon lui, d'autant plus nécessaires qu'il est difficile d'obtenir des données satisfaisantes des Bédouins qui n'ont d'unité de mesure ni pour le temps, ni pour l'espace et ne connaissent que deux directions : la gauche et la droite. A Médine, il vante la qualité du sol de la Ville du prophète, « d'une fécondité remarquable » puisqu'il renferme des « nappes d'eau souterraines qui, amenées à la surface, transformeraient la plupart des déserts en campagnes fertiles »<sup>53</sup>. Si Prax a pu tracer, à l'aide de sa boussole, une carte des différentes routes qui mènent de Yanbu' à Médine ainsi que la position géographique de la Ville du Prophète, il déplore le manque d'instruments de mesures à sa disposition qui lui auraient permis de « donner quelques notions sur la géographie encore peu connue des lieux conquis par les troupes de Méhémet Ali ». Depuis La Mecque, il aurait ainsi écrit au célèbre astronome François Arago, son compatriote et professeur à l'Ecole Polytechnique, pour se faire envoyer des instruments de mesure, lesquels ne lui parviendront jamais<sup>54</sup>.

Au Hedjaz, Prax a trouvé malgré tout à s'employer comme ingénieur en fortifications auprès de Ibrahim Küçük Pacha. En novembre 1835, il déclare ainsi dans son journal de La Mecque avoir soumis au gouverneur cinq plans de « fortifications passagères » que celui-ci aurait conservé en lui montrant sa satisfaction<sup>55</sup>. Il ne cache alors pas ses ambitions :

« Aujourd'hui je voudrais redevenir ingénieur, ingénieur militaire. Pour parvenir à mon but, je fais quelques plans de fortifications passagères, que je montrerai à Couchut Pacha. J'ai à obtenir un grade dans l'armée, pour voir s'ouvrir une carrière devant moi. »<sup>56</sup>

De ce travail de fortification, seule une carte stylisée de la ville de Médine et de son enceinte nous est parvenue<sup>57</sup>. Dans sa correspondance, Prax évoque par ailleurs l'ébauche d'un plan de la mosquée La Mecque qu'il a visiblement égaré en Egypte mais dont il accuse à demi-mots les Anglais de lui avoir dérobé<sup>58</sup>. Cette remarque, datée de la fin de l'année 1840,

<sup>51</sup> M. Jomard, *Etudes Géographiques et Historiques sur l'Arabie*, Paris, Firmin Didot, 1839, p. 162-163.

<sup>52</sup> J. Prax, « Un Voyage de Suez à Médine », in *Bulletin de la Société de Géographie*, 2<sup>e</sup> série, tome XV, mars 1841, Paris, Arthus-Bertrand, p. 151.

<sup>53</sup> *Ibid.*, p. 149.

<sup>54</sup> *Ibid.*, p. 151.

<sup>55</sup> ABA, Ms-7773, carnet de La Mecque, « Mes plans à Couchut Pacha », 17 novembre 1835.

<sup>56</sup> ABA, Ms-7773, carnet de La Mecque, « Fortifications passagères » (passage non daté).

<sup>57</sup> Voir illustration 1.

<sup>58</sup> « Il faut croire que les Anglais s'en sont emparés » ; ABA, Ms-7773, Lettre 25 décembre 1840.

ne manque pas de surprendre quand on sait l'abondance de plans de la Ville Sainte disponibles à la même époque, à commencer par les nombreuses planches réunies par Ali Bey, dans son atlas de voyage ou encore le plan détaillé publié par Burckhardt en 1829, qui plus est dans un récit rédigé en langue anglaise. Elle doit cependant être restituée dans le contexte de fortes rivalités entre Français et Britanniques en mer Rouge.

### ***La cartographie du Hedjaz : une urgence géopolitique ?***

Il est en effet important de rappeler que ni Prax, ni Tamisier n'ont fait le choix de publier leur récit au Hedjaz, une fois leur séjour achevé.

Après l'échec relatif de la première expédition du 'Asīr, Tamisier a regagné à Djeddah où il a retrouvé son ami Edmond Combes avec qui il part en Ethiopie, sur la recommandation du Père Enfantin, toujours en quête de débouchés pour son projet de Canal. De retour en Egypte en 1837, les deux voyageurs rencontrent Clot Bey qui leur fournit une lettre de recommandation pour secrétaire de la Société de Géographie, Edme-François Jomard, lequel leur décerne, l'année suivante, une médaille de la prestigieuse institution pour leur *Voyage en Abyssinie*. Une nouvelle fois, le destin des deux explorateurs saint-simoniens du Hedjaz se croise puisqu'en à la fin du mois de 1838, Prax, qui a trouvé à s'engager comme secrétaire de Clot Bey, accompagne celui-ci à Chypre puis en Syrie. Ils reviennent au Caire à la fin de l'année avant de repartir pour l'Europe : à Rome tout d'abord où Clot Bey cherche à gagner le pape Grégoire XVI aux vues de Méhémet Ali alors que l'Empire ottoman vient de déclarer la guerre au vice-Roi en juin 1839<sup>59</sup>, puis à Marseille où Prax reste jusqu'au printemps 1840.

A Paris, cette nouvelle guerre d'Orient prend de cours Edme-François Jomard qui vient alors d'achever ses *Etudes Géographiques et Historiques sur l'Arabie*. Pour réaliser cet ouvrage, le géographe, également conservateur du Département des cartes et plans de la Bibliothèque royale, a demandé une série d'informations à Chédoufau mais également à Fulgence Fresnel parti explorer les côtes de l'Arabie occidentale entre 1837 et 1838<sup>60</sup>. A une plus modeste échelle, Maurice Tamisier – cet « intrépide et intéressant voyageur » comme le qualifie Jomard – a participé à cet ouvrage, l'un des tous premiers à inclure une carte de la province de 'Asīr transmise à l'auteur par Fulgence Fresnel<sup>61</sup>. Tamisier y aurait reconnu un certain nombre de localités qu'il venait de traverser cinq ans plus tôt et en aurait ajouté quelques autres, notamment des villages du district de Bīṣah<sup>62</sup>. En retour Tamisier a profité de l'expertise des géographes de la Bibliothèque royale pour dresser, en 1839, la carte de son *Voyage en Arabie* sobrement intitulée « Itinéraire pour servir à l'histoire de la campagne d'Assyr entreprise en 1834 par les troupes de Mohammed-Ali ». On y distingue deux routes : celle de l'itinéraire suivi par les troupes d'Ahmed Pacha (« route de Maurice Tamisier ») d'une part, celle des caravanes du Pèlerinage d'autre part<sup>63</sup>.

Une troisième carte du Hedjaz est dressée en 1840 par deux officiers d'Etat-major Adolphe Ferret et Joseph Galinier, envoyés en Ethiopie le maréchal Soult, ministère des Affaires étrangères, dans la foulée de l'expédition de Combes et Tamisier. Arrivés à Djeddah le 18

---

<sup>59</sup> B. Argemi, « Jomard, Clot Bey et la modernisation de la médecine dans l'Egypte de Méhémet-Ali », in *Bulletin de la Sabix* [En ligne], 54 | 2014, p. 29 mis en ligne le 13 novembre 2014.  
URL : <http://sabix.revues.org/1097>

<sup>60</sup> F. Fresnel, *L'Arabie vue en 1837-1838* in *Journal Asiatique*, tome XVII, Imp. Nationale, 1871.

<sup>61</sup> Voir Illustration 2. Tamisier a bien transmis ses informations directement à Jomard contrairement à ce qu'affirme Numa Broc pour qui les indications de Chédoufau et Tamisier auraient été remises à Fresnel qui les auraient transmises dans un second temps à Jomard. Cf. N. Broc, *Dictionnaire Illustré des Explorateurs et Grands Voyageurs Français du XIXe siècle*, tome 2. *Asie*, Paris, Editions du C.H.T.S, p. 419.

<sup>62</sup> *Etudes Géographiques*, op. cit., p.77.

<sup>63</sup> Voir illustration n°3.

septembre 1840, les deux officiers y ont retrouvé le docteur Chédoufau et le colonel Mari qui leur ont alors fourni toutes les indications nécessaires pour leur travail de cartographie<sup>64</sup>.

En 1841 enfin, c'est au tour de Jean Prax de publier deux articles tirés de son séjour au Hedjaz dans le *Bulletin de la Société de Géographie* que dirige le même Jomard<sup>65</sup>. Avec son carnet de La Mecque, ces deux articles sont les seules traces de ce qui aurait dû être un ouvrage « d'un seul volume » comprenant un cahier de notes sur la Ka'ba, un cahier sur Médine, ainsi qu'un « album » regroupant une série d'épures et de dessins d'une douzaine de dessins de costumes, vues pittoresques et maisons, réalisés par Machereau le peintre attiré de la mission saint-simonienne en Egypte<sup>66</sup>.

Ces publications rapprochées ne doivent rien au hasard. L'Europe de l'époque se déchire alors autour de la question d'Orient qui voit s'affronter les armées ottomanes, soutenues par la Quadruple Alliance, et celles de Méhémet Ali et Ibrahim Pacha, auxquelles la France, pour des raisons diplomatiques, ne peut apporter son concours. Sous la menace d'un bombardement britannique, Méhémet Ali est contraint de céder. A l'issue de la conférence de Londres de janvier 1841, il s'engage, contre la promesse de se voir reconnaître un pouvoir héréditaire en Egypte, à évacuer la Syrie et à rétrocéder la rive orientale de la mer Rouge à l'Empire ottoman.

A Paris, on craint en effet une mainmise britannique sur cette région. C'est d'ailleurs afin de surveiller les menées anglaises, que la France crée en 1839 sa première agence consulaire sur la mer Rouge, à Djeddah confiée à l'explorateur Fulgence Fresnel<sup>67</sup>. Le nouveau consul n'a alors de cesse que de se rapprocher de l'émir Muḥammad ibn 'Awn, chérif de La Mecque et maître incontesté du Hedjaz depuis le retrait des troupes égyptiennes. L'émir de La Mecque a en effet réussi à pacifier les tribus du Hedjaz et du 'Asīr et à conclure une véritable paix avec les chefs tribaux, qui se concrétise par la participation de ces derniers au pèlerinage de 1841 marqué par la participation de 25 000 Bédouins – wahhabites pour la plupart - venus accomplir pacifiquement leur devoir religieux<sup>68</sup>. Fresnel estime alors que les Arabes se montrent dignes de leur indépendance et ne sont nullement inquiétés par le retour de l'autorité ottomane, représentée par le gouverneur Osmān Pacha<sup>69</sup>.

Comme en écho, c'est en retraçant leurs souvenirs de voyage, sur fond de crise d'Orient, que Prax et Tamisier réalisent l'importance géopolitique acquise par la péninsule arabique. Tamisier nourrit un sentiment partagé à l'égard des Wahhabites du Najd. Ainsi, s'il n'a de cesse de déplorer les destructions causées par l'occupation wahhabite de Taëf, il ne manque pas de relayer les propos prophétiques d'un officier arabe pour qui les « Ouahhabis » auront un jour vocation à relier entre elles les « peuplades éparses » de la péninsule<sup>70</sup>. En préambule de l'article qu'il publie sur Médine en 1841, Prax cite de son côté une phrase de Jomard selon laquelle, la péninsule « est appelée à jouer bientôt un rôle, habitée qu'elle est par une population belliqueuse (...) interposée enfin entre la région du Nil et celle de l'Indus, de manière à influencer un jour, quand elle sera réunie en corps de nation et soumise à une seule loi, et sur le sort de la Perse et sur celui de l'Indostan »<sup>71</sup>. Preuve s'il en est besoin que, le retrait

---

<sup>64</sup> Voir illustration n°4.

<sup>65</sup> « Un Voyage de Suez à Médine », in *Bulletin de la Société de Géographie*, 2<sup>e</sup> série, tome XV, mars 1841, Paris, Arthus-Bertrand, p. 129-152 ; « Notice sur La Mecque et sur les Femmes musulmanes », in *Bulletin de la Société de Géographie*, 2<sup>e</sup> série, tome XV, avril 1841, Paris, Arthus-Bertrand, p. 245- 259.

<sup>66</sup> ABA, Ms-7773, lettres du 15 avril et 10 juillet 1840.

<sup>67</sup> Archives Diplomatiques de Nantes (ADN), Constantinople, série E, 863, 8 juillet 1839.

<sup>68</sup> AMAE, Turquie, Djeddah, 68, Correspondance Politique et Commerciale (CPC), 1, 23 juin 1841.

<sup>69</sup> *Ibid.*, 12 mars 1842.

<sup>70</sup> M. Tamisier, *Voyage en Arabie, op. cit.*, p. 362.

<sup>71</sup> P.

des troupes égyptiennes aidant, la Realpolitik a bien remplacé l'utopie saint-simonienne d'une union entre Orient et Occident dont la mer Rouge aurait été le « lit nuptial ».

Si la publication son *Voyage en Arabie* devait sonner le glas des ambitions orientales de Maurice Tamisier, tel ne fut pas le cas de Prax qui continua, pendant la décennie suivante, de tourner son regard vers le Hedjaz. A trois reprises cependant les circonstances vont jouer en sa défaveur. Tout d'abord, à défaut d'avoir publié son carnet de La Mecque, Prax se voit usurper le privilège d'avoir été le premier Français à rentrer à La Mecque par Léon Roches, interprète de l'armée d'Afrique. En 1842, ce dernier prétend en effet avoir gagné le Hedjaz dans l'intention de faire valider par les plus hautes autorités religieuses une *fatwa* ordonnant aux Algériens de se soumettre aux Français<sup>72</sup>. Décoré de la Légion d'Honneur, Léon Roches est longtemps resté dans les mémoires comme l'une des grands voyageurs français en Arabie, avant que l'historien Marcel Emerit ne vienne, un siècle plus tard, révéler l'ampleur de la supercherie<sup>73</sup>. A cette époque, le sort des pèlerins algériens au Hedjaz, livrés au pillage des bédouins ainsi qu'aux ravages du choléra, commence à susciter l'intérêt des pouvoirs publics. Le gérant du consulat de Djeddah demande donc l'ouverture d'une agence consulaire à La Mecque, dont la gestion pourrait être confiée à un musulman. Alors employé dans l'administration des bâtiments civils en Algérie, Prax est vraisemblablement informé de cette nouvelle par son « frère » Ismaïl Urbain et se porte candidat « afin de pouvoir dévoiler d'une manière efficace, aux yeux des musulmans, le génie de la France sur le sol africain »<sup>74</sup>. Mais désireux de ne point froisser La Porte, le ministère des Affaires étrangères préfère cependant renoncer à cette idée<sup>75</sup>. En 1846 enfin, Prax obtient des ministères de l'Instruction publique, du Commerce, des Affaires étrangères et de la Guerre, une mission destinée de dresser une cartographie précise des voies transsahariennes afin de développer le commerce par voie de terre entre l'Algérie et le Hedjaz<sup>76</sup>. Porté depuis l'autre rive par Fulgence Fresnel<sup>77</sup>, ce projet de « caravane française » ne devait pas résister aux progrès de la navigation à vapeur en mer Rouge que, par leurs explorations des côtes du Hedjaz dix ans plus tôt, Prax comme Tamisier avaient indirectement encouragé.

Luc CHANTRE  
Université Rennes 2  
Tempora

---

<sup>72</sup> L. Roches, *Quarante-deux ans à travers l'Islam*, XXX

<sup>73</sup> M. Emerit, « La légende de Léon Roches », *Revue Africaine*, 1947, p. 81-105.

<sup>74</sup> ABA, Ms-13739, lettre du 28 avril 1845.

<sup>75</sup> Archives du Ministère des Affaires Etrangères (AMAE), 103 CCC/1, 23 avril 1847 et ADN, Personnel, 76.

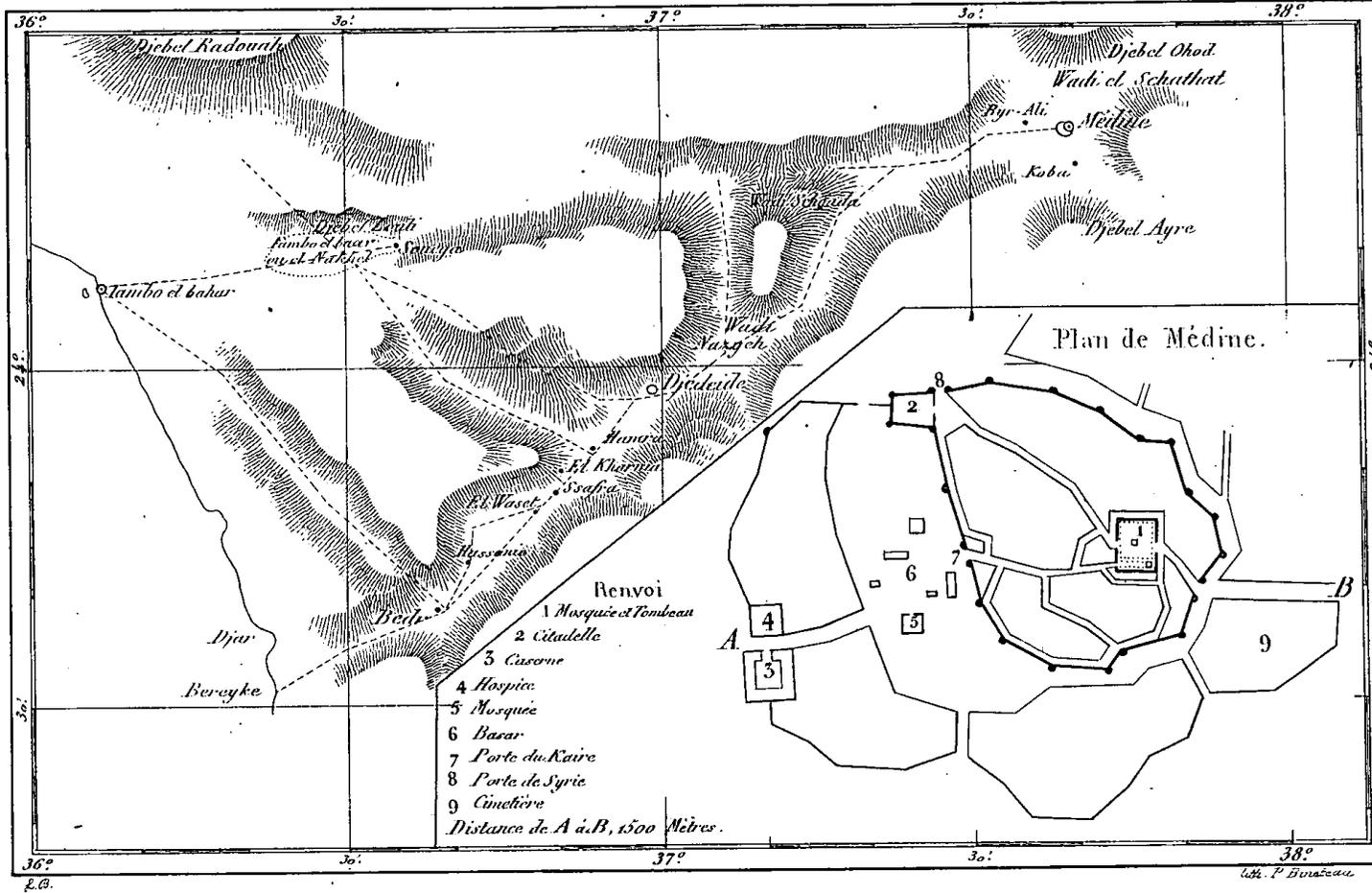
<sup>76</sup> J. Prax, *Commerce de l'Algérie avec La Mecque et le Soudan*, Paris, Just Rouvier, 1849.

<sup>77</sup> F. Fresnel, *Mémoire de M. Fresnel, consul de France à Djeddah, sur le Waddaï (1848-1850)*, Paris, Martinet, 1850.

# Illustration 1.

Route de M. Prax de Iambo à Médine:

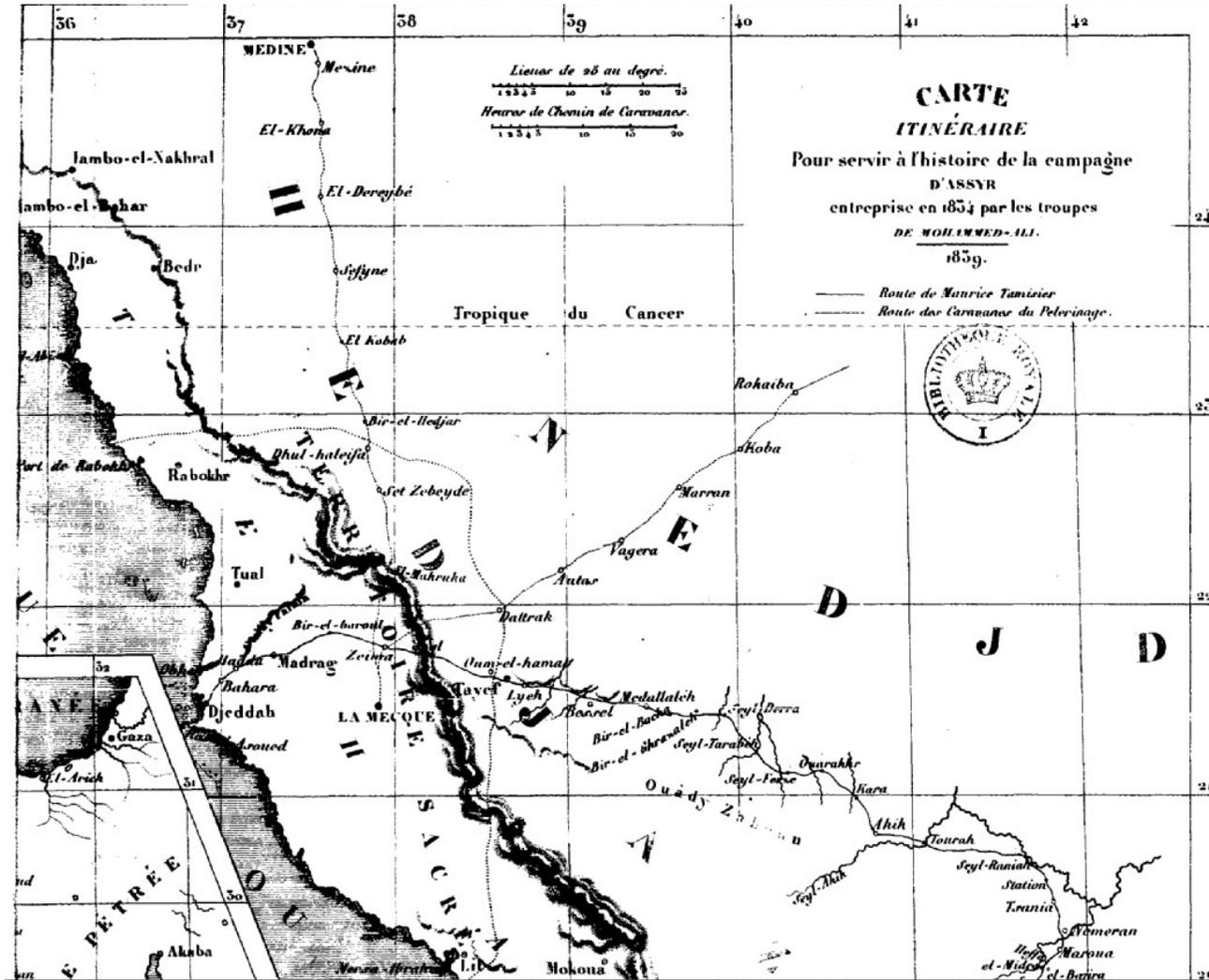
Bullet. de la Société de Géogr. Mars 1841



Source : J. Prax, « Un Voyage de Suez à Médine », in *Bulletin de la Société de Géographie*, tome XV, mars 1841, Paris, Arthus-Bertrand.

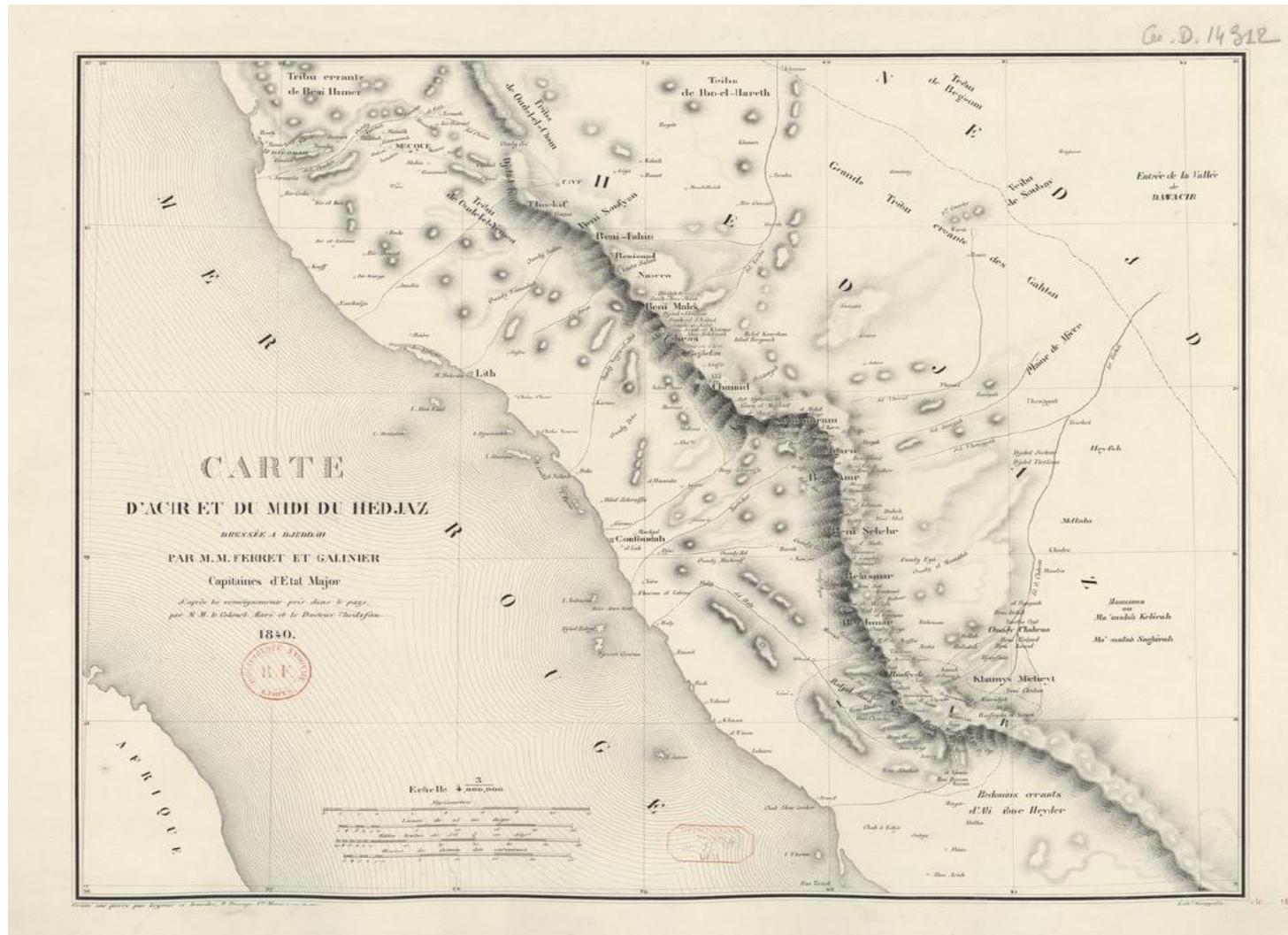


Illustration 3



Source : M. Tamisier, *Voyage en Arabie*, Paris, Desessart, 1840.

Illustration 4.



Source : Bibliothèque Nationale de France, Gallica.